

Un terrain entre territoires et représentations :  
retour d'expérience d'un franchissement des frontières  
au fil de l'eau entre Espagne et Portugal.  
Ou l'identité du chercheur  
et le "sens de lecture" du territoire en questions

Cette analyse est fondée sur l'expérience de terrain de ma thèse de géographie (soutenue en décembre 2003 à l'université Paris I) : "*Circulation de l'eau et espace géographique : politiques et conceptions de l'eau dans les bassins transfrontaliers de la Péninsule Ibérique (Douro, Tage, Guadiana)*".

Précision concrète : J'ai, pour cette thèse, effectué plusieurs mois de mission dans chacun des deux pays, fragmentés en plusieurs voyages sur trois ans, du fait des contraintes matérielles de réalisation de cette thèse : obligation statutaire d'enseigner (sur Paris durant 6 mois/an), obtention de bourses et financements ponctuels, pour des missions précises de 2 à 6 semaines, impossibilité de résider sur place durant un ou deux ans entiers, comme cela était envisagé (problème de financement et de statut).

Le choix du terrain était volontairement celui d'une configuration internationale, puisque l'objet d'étude était la circulation de l'eau à travers les territoires, et notamment sa dimension transfrontalière.

L'expérience de terrain fut donc double, et peut-être encore multiple, puisqu'elle m'a confrontée aux réalités et interlocuteurs à la fois espagnols et portugais, et particulièrement à la différence de posture même que ces deux pays ont quant à la lecture territoriale de la Péninsule Ibérique et des fleuves majeurs qui la traversent. La mise en question épistémologique fut donc immédiate et nécessaire de ce dialogue triangulaire entre points de vue français (de l'observateur-chercheur que je suis), portugais et espagnol, et de la possibilité de fonder une approche scientifique sur ce ricochet de regards et de conceptions. Quatre points majeurs seront abordés dans ce texte :

TEMOIGNER D'UNE CONCEPTION PARTICULIERE DE MON TERRAIN  
CALE SUR UNE ECHELLE ET UN OBJET D'ANALYSE ET NON SUR UN TERRITOIRE

(Enjeu de définition et légitimation du choix du terrain au sein de la discipline, et dans la démarche académique de la production d'une thèse. Entre construction abstraite et dimension concrète, la formation du terrain est progressive, c'est un objet hybride, nouveau, difficile à expliciter d'emblée puisque la capacité de définition et de la réalité de référence, et surtout de la fonction épistémologique au sein de la démarche scientifique, vient avec l'analyse).

Au moment de définir le terrain, de le délimiter et constituer en objet d'analyse, certains critères ont été déterminants dans le choix : contexte international, possibilité de comparaisons entre bassins-versants analogues, gradient d'aridité nord-sud pour mesurer d'éventuelles nuances dans la définition des enjeux et des solutions, etc. Ceci m'a conduite à un périmètre très vaste, adapté au type d'interrogation que je voulais porter, mais relativement inédit et surprenant en regard des terrains monographiques (thèse sur le bassin de l'Ebre par Sylvie Clarimont) ou d'intime connaissance locale (Thèse de Emmanuel Salesse dans le nord du Portugal) dont les postures de recherche sur place sont plus balisées en

géographie. Il est évident que ma pêche aux informations, et les pratiques, méthodes, contacts développés sur place n'avaient pas les mêmes visées ni cheminements, ne portant pas sur les mêmes objets et les mêmes échelles.

D'autre part, j'ai conçu le périmètre ainsi délimité comme une entrée "optique" : une sorte de lunette dont la focale était réglée sur une échelle spatiale (le bassin versant) et non pas sur un territoire, précisément pour ne pas préjuger de ce qui forme territoire en matière de circulation de l'eau dans la Péninsule Ibérique. Cette démarche me permettait alors de voir "émerger" les entités spatiales vraiment déterminantes, les communautés de l'eau actives, les instances décisionnelles, et d'observer le jeu de territorialisation / déterritorialisation qui se joue autour de l'eau. Les espaces de référence et de compréhension ont donc été de plusieurs niveaux scalaires : local, régional, étatique, européen, afin de répondre à la question distinguant entités de gestion, périmètres administratifs, et *territoires*.

#### LE CAS D'UN TERRAIN DÉJÀ TRÈS ABONDAMMENT ILLUSTRÉ DANS LA PRODUCTION SCIENTIFIQUE DISCIPLINAIRE

(Entre connaissance abstraite, ou plutôt représentations, et expérience immédiate et individuelle du chercheur, le terrain là aussi se construit dans un mélange composite, et c'est un questionnement épistémologique sur la valeur du "terrain" (au sens d'"*attitude empirique du chercheur dans sa tentative d'établissement de faits scientifiques*", A.Volvey) qui n'est jamais complètement réglé).

La question se pose de l'innocence préalable du chercheur lorsqu'il se confronte à un objet d'étude. Elle se pose dans des termes d'autant plus clairs, et apparemment d'autant plus contrôlables, lorsqu'il aborde un terrain "étranger" : il n'est pas natif de la région, n'y est pas initié, ni acculturé, il "découvre". Or mon expérience m'a montré que, d'un point de vue épistémologique, il est certainement artificiel et difficile de distinguer l'apprentissage livresque que l'on fait de son terrain de ce que l'on retire de l'expérience individuelle. Si on peut départager dans le temps les deux principes d'acquisition d'information, on ne peut les isoler dans l'image qui se construit progressivement dans la tête et le discours du chercheur et qui forme véritablement "son terrain".

Je me suis intéressée à un terrain qui n'était pas vierge : la question de l'eau en Péninsule Ibérique a déjà suscité de très nombreuses études, passées et présentes, et même déjà des courants de recherche, des "écoles" ou en tout cas des volets de connaissance incontournables.

Ce terrain est donc déjà livresque. Le paradoxe du "terrain" dans ce cas là, est que l'exigence scientifique veut qu'on n'ignore rien de ce qui a déjà été produit par les pairs, et que cependant on fasse la preuve d'une expérience totalement nouvelle, autonome et directe de la "réalité", alors qu'on n'y accède pas seul et indépendant des voies empruntées par les prédécesseurs.

Le terrain n'est pas qu'une expérience, mais un perpétuel aller-retour, et une synthèse de ce que l'on découvre et ce qu'on déjà écrit les autres. Il faudrait accepter de replacer le terrain dans cette relation ambiguë et complexe entre une réalité et des représentations : le terrain du chercheur lui-même étant un construit.

#### LA QUESTION DE L'EXTERIORITE ET DE LA PERTINENCE DU REGARD SOULEVEE PAR L'IDENTITE DU CHERCHEUR (ET LE DESEQUILIBRE EPISTEMOLOGIQUE QUI BIAISE UNE ETUDE EN PENINSULE IBERIQUE)

L'identité du chercheur, son ancrage culturel propre et son extraterritorialité à l'égard de son terrain est une question théorique très importante pour le géographe. Elle devient une question immédiate, systématique et apparemment décisive dès lors qu'il aborde certains sujets en Péninsule Ibérique. Etre un chercheur français qui étudie les questions de l'eau dans la Péninsule n'a pas le même sens, le même impact sur la relation aux interlocuteurs et

donc sur la capacité de pénétration du sujet et d'information selon que c'est au Portugal ou en Espagne.

En Espagne, l'identité du chercheur est un critère n°1 de légitimité pour prétendre apporter un élément de compréhension sur les questions d'aménagement du territoire et de gestion de l'eau. Il faut "*en être*". Un individu non concerné, non initié par son sang et sa résidence, ne peut certainement pas prendre la mesure des enjeux, comprendre le problème, encore moins apporter une analyse ou un éclairage neuf et pertinent. La posture adoptée à l'égard du jeune chercheur français est alors relativement condescendante : on veut bien lui expliquer sommairement, l'initier au sujet, mais certainement pas se sentir contraint par ses questions ou le laisser émettre des hypothèses. L'enjeu identitaire comme critère de légitimité trouve en Espagne tout son paradoxe, puis qu'on ne peut pertinemment traiter du sujet que si l'on est Espagnol, mais notre analyse sera aussitôt catégorisée ou disqualifiée dès lors qu'on précisera (et la question est toujours posée) que l'on est Catalan, Madrilène, irriguant de Murcie, etc. aux yeux de tous les autres interlocuteurs.

A contrario au Portugal, la visite d'un chercheur étranger est un honneur, on lui reconnaît a priori une réelle capacité d'observation et d'analyse, et s'agissant des questions de l'eau, un secret espoir que le "Tiers" puisse apporter des preuves et du crédit dans l'arbitrage des enjeux et litiges qui opposent Portugal et Espagne. L'enjeu est alors de ne pas se faire manipuler par l'excès de confiance et d'information qui nous est adressé.

L'enjeu identitaire place donc inmanquablement l'observateur dans un champ polémique, puisqu'il lui est impossible de prétendre à une quelconque neutralité ou objectivité, au regard de ses interlocuteurs, y compris en tant que scientifique. Dans un contexte de très vives tensions (internes à l'Espagne et entre Espagne et Portugal) autour des questions de l'eau, le caractère brûlant de l'actualité revient rapidement sur le devant de la scène. Dans ce contexte, une posture de la non implication est-elle possible ? Est-elle totalement défendable ? J'exposerai comment je me suis personnellement située sur ce plan.

#### UN CHOIX DE TERRAIN QUI BOULEVERSE LE SENS DE LECTURE DU TERRITOIRE (IMPOSE PAR L'IDEOLOGIE AU POUVOIR EN ESPAGNE)

En retenant comme objet d'étude les bassins internationaux de la Péninsule Ibérique, mon approche spatiale de la Péninsule l'abordait par son versant atlantique (vers lequel coule la grande majorité des eaux ibériques) et conduisait à dégager les questions de l'eau d'une seule perspective spatiale - et clé de lecture - "méditerranéenne". Or il s'est avéré que ce choix de terrain permettait de mettre en évidence l'ampleur et les origines d'une imagerie fortement ancrée en Espagne (y compris parmi les décideurs actuels) qui donne une lecture de la Péninsule Ibérique entièrement tournée vers le Levant. Cette vision de l'avenir de la Nation passant par la mise en valeur de la façade méditerranéenne espagnole, et de l'injustice faite par la Nature dont les eaux s'écoulaient vers l'Atlantique, perdant la richesse nationale sur ce versant impropre et infertile pour la nation, remonte au Régénérationnisme (XIX<sup>e</sup> siècle). Mais il est important de constater combien elle a déterminé toute une partie des études et discours scientifiques tenus notamment sur l'aridité espagnole et sur les enjeux de l'irrigation du Levant, et que c'est autour de ce "bon sens de lecture" du territoire que s'est construite une partie du "savoir" espagnol. Mon choix de terrain qui, sans que cela soit intentionnel, vient à rebours de cette interprétation du territoire espagnol, a permis d'analyser tous les ressorts et toute la portée de cette représentation nationale.